Document généré le 15 juil. 2025 16:05

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Renée Legris, *Le téléroman québécois 1953-2008*, Montréal, Septentrion, 2014, 431 pages

Lucia Ferretti

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73664ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2015). Compte rendu de [Renée Legris, *Le téléroman québécois 1953-2008*, Montréal, Septentrion, 2014, 431 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *9*(2), 10–10.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ici ÉTAIT

suite de la page 9

résumées dans une synthèse éloquente au dernier chapitre intitulé « Le démantèlement ». Le plan stratégique 2010-2015, préparé avant l'entrée en scène d'Hubert Lacroix, affirmait encore la responsabilité culturelle de Radio-Canada : « Dans le cadre de notre mission qui consiste à nous faire la voix de la culture canadienne et à enrichir la vie démocratique du pays, nous nous efforçons d'être une organisation responsable sur le plan social dans tout ce que nous faisons ». À l'étape suivante, pour le plan 2015-2020, c'est déjà un virage majeur : « CBC/Radio-Canada exprime la culture canadienne et enrichit la vie de tous les Canadiens en leur offrant un contenu diversifié qui informe, éclaire et divertit ». On observe la disparition sans bruit ni débat du mot *démocratie* et le silence bruyant concernant la *responsabilité sur le plan social*. Mais la suite de cette orientation avec ses entailles dans la vie culturelle est traduite en langage financier lorsqu'on fait apparaître le mot clé : des *consommateurs*. Dans une déclaration au Comité permanent des langues officielles, en mai 2014, le président Lacroix annonçait : « En 2020, nous devrons être une organisation de média publique plus petite et plus ciblée, plus souple et capable de s'ajuster au changement dans les habitudes de consommation des médias par les Canadiens ». Devant les critiques immédiates, Lacroix a fièrement répondu : « Ce n'est pas du fatalisme. C'est une réalisation ».

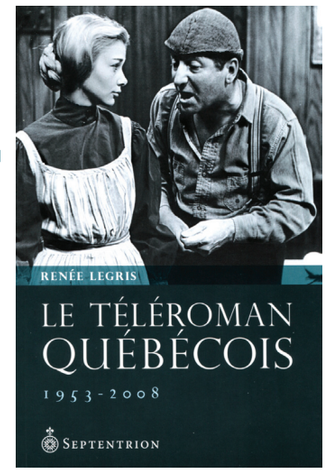
Pour prendre le virage numérique, il aurait fallu que la direction de Radio-Canada plaide énergiquement devant le Parlement pour une augmentation substantielle des crédits puisque des instruments nouveaux seront nécessaires. Il faudra ajuster l'expertise précieuse de son personnel aux contextes en mutation, créer des groupes de réflexion prospective pour dessiner les contenus et les formes de communication nouvelles. L'histoire nous apprend que d'autres virages majeurs dans le passé ont été vécus avec intelligence, en particulier par la création des groupes de travail du Sénat. Mais en ces périodes d'idéologie conservatrice, le temps n'est plus à la réflexion, mais aux élections, car le temps, c'est de l'argent.

Alain Saulnier élève la voix pour secouer les fatalistes et les citoyens démunis devant une telle situation et il déclare en conclusion :

> La catastrophe peut être évitée. L'avenir de Radio-Canada et de CBC ne peut plus reposer entre les seules mains de sa haute direction et celles du gouvernement. Le débat doit être transporté au Parlement. Un projet pour une nouvelle loi sur la radiodiffusion à l'ère numérique doit être développé. Il appartient à la société civile, aux individus préoccupés du bien public, aux experts en médias, aux démocrates et à tous les partis politiques de s'exprimer sur ce projet.

Les citoyens et citoyennes doivent faire écho largement à cette nécessité bien démontrée par le livre d'Alain Saulnier. ❖

Renée Legris
Le téléroman québécois 1953-2008
Montréal, Septentrion, 2014, 431 pages



Voici l'ouvrage de référence et en même temps la synthèse qui s'imposait sur une des formes culturelles dans lesquelles les Québécois excellent et manifestent une originalité assez unique au monde : le téléroman (incluant la télésérie). Renée Legris présente ici une vue d'ensemble des travaux qu'elle-même et ses étudiants ont conduits depuis près de quarante ans sur la production de ce genre télévisuel depuis ses origines, en 1953, jusqu'à la période actuelle.

L'auteure fonde d'abord la valeur du téléroman comme expression culturelle. Loin d'être le sous-produit de la littérature auquel bien des journalistes et des universitaires l'ont ravalé, le téléroman est un genre en soi, et même un genre complexe fondé sur un double dialogue : entre les personnages et entre le texte et l'image. Est-il seulement un « miroir-reflet » de la société à laquelle il s'adresse ? Pour l'auteure, nul doute qu'il a pu l'être jusqu'aux années 1980. Dans ses trente premières années d'existence, quoique à travers le destin de familles voire d'individus d'exception, le téléroman s'est voulu peinture des divers milieux sociaux, ruraux et urbains, historiques et actuels, qui ont composé la société québécoise ; son discours était celui de la modernité, bien en phase avec les valeurs des téléspectateurs. Toutefois, pour les productions réalisées depuis les années 1980, l'auteure remet en question cette théorie du reflet. La « culture de mort, de violence et le fétichisme sexuel » qui caractérisent plusieurs téléromans lui semble aller bien au-delà d'une relative adoption des valeurs post-modernes par les Québécois : les thèmes des téléromans obéissent désormais davantage à des impératifs commerciaux, ceux des firmes externes qui ont remplacé les stations comme producteurs ; s'ils reflètent quelque chose, c'est d'abord et avant tout la standardisation des modèles médiatiques dans une optique de marchandisation et de massification. Reflet « déformant », ces téléromans ne sont pas innocents : tout en divertissant, ils font la « propagande inavouée » de valeurs que l'auteure juge nocives, surtout pour ce qui concerne l'image des femmes et des jeunes. En même temps, la période 1980 à nos jours a aussi produit de très grandes œuvres téléromanesques, sur les plans littéraire, visuel et technique tout à la fois. Renée Legris en offre une analyse nuancée et riche.

L'analyse se déploie en 8 parties et 25 chapitres, tous plus intéressants les uns que les autres. Les parties 2 et 3 sont plus théoriques et méthodologiques. Dans la première partie, l'auteur analyse les différents modes d'écriture dramatique à la télévision et leur évolution. C'est l'occasion pour elle de scruter non seulement les genres, mais aussi les auteurs, les manières d'écrire, de produire, les contraintes et les possibilités techniques de chaque époque. J'ai particulièrement apprécié la partie 4, sans doute parce que, comme historienne, je suis sensible aux perspectives sociales que donnent à voir les téléromans. À partir d'une sélection d'œuvres représentatives de chaque période, l'auteure étudie comment sont présentés les milieux urbains et régionaux, les figures masculines marquantes, les mères et épouses ; elle consacre tout un chapitre aux téléséries et téléromans sociohistoriques, et un autre aux séries comiques. La 5e partie fait état des ruptures éthiques et des stratégies de commercialisation liées à la promotion de la postmodernité dans les feuilletons après 1980 : tout en mettant au jour des ressorts idéologiques bien réels, l'auteure ici n'évite pas toujours les jugements de valeur associés à une visée normative (elle veut dénoncer ce qui lui semble dangereux, mais qui n'apparaîtra peut-être pas comme tel à tout le monde). De nouveau, les parties 6 à 8 sont captivantes : l'évolution du religieux dans le téléroman, celle des fonctions féminines et la figure des Amérindiens sont traitées de manière fine, subtile ; l'analyse dévoile des lignes de force qui n'apparaissent pas spontanément.

Il y a tellement à lire et à réfléchir dans cet ouvrage qu'un signalement ne peut tout indiquer. Il faut le prendre aussi comme un ouvrage de référence, une somme. D'ailleurs, le livre comporte une très utile bibliographie. On a là, pour longtemps, une « bible » du téléroman qui rendra de très grands services. On en mesure tout l'intérêt quand on veut bien se souvenir que le téléroman est le type de création culturelle qui rejoint le plus les Québécois.

Lucia Ferretti
Chef de pupitre, histoire et culture